

Jeu de rôles pour un théâtre du réel

La mise en scène de Sophie Langevin offre une belle caisse de résonance au propos de la pièce «Homme sans but» du Norvégien Arne Lygre

Par Cécile Bidault

Nous interprétons tous des rôles, consciemment ou non. Qui mieux que le théâtre peut nous tendre le miroir qui révèle le jeu de nos relations humaines? C'est l'enjeu de «Homme sans but», créé au TNL par Sophie Langevin le 9 mai dernier. La pièce du dramaturge norvégien Arne Lygre dévoile peu à peu, dans un mélange saisissant de subtilité et de cruauté, le jeu cynique des rapports (in)humains dans une société ultra-libérale ou rien n'est vrai sinon l'argent que l'on tient dans la main, et la mort. Dans tout jeu de dupes, le rôle du meneur n'est jamais garanti: chacun croit avoir les atouts en main, les a parfois pour un instant, mais peut les perdre sans comprendre comment.

La mise en scène de Sophie Langevin offre une belle caisse de résonance au propos de la pièce. Sobre, baignée d'une lumière gris-bleu, une boîte de béton enferme l'action comme dans une boîte à essai dont nous serions les observateurs attentifs et distants, bien que directement concernés.

Au commencement, le fond de la boîte s'ouvre sur des paysages flous que l'on imagine magnifiques, mais qui restent fictifs puisque filmés. Peter, personnage central et le seul qui porte un nom, achète tout un fjord à un homme qui ne veut pas le vendre. Rien n'est sacré: ni la fratrie, ni la propriété, ni la nature. Il n'est rien qu'on ne puisse acheter, si on y met le prix.

Le cadre glacé d'un capitalisme sans âme

A ce stade, le spectateur ne mesure pas encore l'ampleur de cette simple affirmation. En quelques minutes, le cadre glacé d'un capitalisme sans âme est posé. Et tout au long de la pièce, plus rien ne pourra réchauffer l'atmosphère. L'humanité ici présentée ne justifie pas son nom: on attend de l'humain au moins la chaleur des corps, mais on est loin de 37,5°C dans cette construction de liens aussi artificielle que la ville nouvelle bâtie par Peter dans «son» fjord.

Peu à peu, dans la boîte où se joue toute l'histoire, la géométrie des corps en mouvement trace et met

en lumière les véritables liens qui unissent les personnages. Véritables? Qu'est-ce qui est vrai? La réalité devient poreuse, trouble, ambiguë. Le spectateur doute, n'est plus très sûr de ce qu'il voit, de ce qu'il comprend. Et dans une mécanique glacée comme l'eau du fjord, dans un clair-obscur bleuté qui évoque ces romans scandinaves baignés de crépuscule, les masques se figent et se fissurent et chacun devient un animal aux abois: gagnera la partie celui ou celle qui saura prendre la place du maître du jeu. Et chacun de se battre, de se débattre. Peu importe qui sera piétiné: l'enjeu est de survivre, seul contre tous. Pour finir, dans ce jeu de dupes, seule la mort est sûre.

Le jeu est tendu, dense, glaçant, tout en violence retenue – autant le jeu des acteurs que celui des personnages. Et dans cette sobriété, la brutalité du propos éclate avec force et résonne longtemps après la fin du spectacle. Ce théâtre est à l'opposé de la distraction: il ne détourne pas l'attention, il la concentre au contraire. Il fascine et dérange pour remplir son rôle le plus puissant, celui de donner à penser, non pas à travers un discours intellectuel mais par les sens et les émotions.

Le froid de la lumière et du décor, la froideur de l'interprétation, le fond glaçant du propos nous pénètrent et nous obligent à nous mettre en mouvement intérieurement, comme on bouge pour lutter contre le gel de l'hiver. Cette pièce nous réveille, nous secoue dans un geste salutaire pour nous empêcher de succomber à l'anesthésie progressive d'une société qui nous endort de son chant de sirène au sang froid.

Il faut saluer la précision quasi clinique du jeu des acteurs Denis Jouselin, Régis Laroche, Laëtitia Pitz, Marie Jung, Garance Clavel et Francesco Mormino. Ils portent et expriment avec une grande justesse tout le désarroi de personnages égarés dans le dédale des masques et des faux-semblants, et nous renvoient sans pathos le reflet des rôles que nous jouons chaque jour, parfois à notre insu.

«Homme sans but» par Sophie Langevin les 16, 17 et 19 mai à 20 heures au Théâtre National du Luxembourg. Réservations par téléphone: 470 89 51, aux guichets de la caisse du soir à partir de 19 heures et sur luxembourg-ticket.lu

HOMME SANS BUT

Production Théâtre National de Luxembourg

Coopération JUNCTIO

THÉÂTRE

Les sables mouvants de l'ambiguïté

Josée Zeimes

Le titre de la récente création au Théâtre national du Luxembourg *Homme sans but* (2007) est en quelque sorte prémonitoire en ce sens qu'il évoque quelqu'un de désorienté, sans objectif, qui semble flotter dans la vie. Nous découvrons rapidement un monde déshumanisé, un univers glacial, que la metteure en scène Sophie Langevin fait défiler dans une mise en scène sobre qui montre l'homme dans ce qu'il peut avoir d'effrayant.

Pourtant le début du spectacle charme. Le regard plonge au fond d'une sorte de cube pour se focaliser sur un beau paysage nordique, en Norvège, un endroit idyllique qu'un architecte fortuné et visionnaire, Peter (incarné par Denis Jousselein), le seul personnage à porter un nom – les autres se situant par rapport à lui – a déniché pour y bâtir une ville de rêve. Il explique son plan à son frère et fidèle collaborateur, qui, curieusement, est désigné simplement de Frère (Régis Laroche).

Dès ce moment un signe alarmant : l'accord du propriétaire des terres (Francesco Mormino), qui refuse de vendre, même après l'offre d'une prodigieuse somme d'argent, est finalement obtenu par la force. Il devient un collaborateur puis l'assistant. La ville est construite, se développe, elle devient florissante.

Dix ans plus tard l'architecte tombe malade. S'ensuit un tournant radical. Le décor change, devient chambre d'hôpital. Des membres de la famille surgissent : une ex-épouse, Femme (Laelitia Pitz) puis Fille (Marie Jung). Peter meurt, laissant Frère seul héritier de l'empire. Apparaît Soeur (Garance Clavel) qui fait allusion à d'autres membres de famille, qui surgissent, ex nihilo. L'auteur Arne Lygre crée un simulacre de famille, les êtres étant réduits à leur apparence.

Ambiguïtés et fantasmes s'en mêlent. Ce qui réunit et lie tout ce monde, c'est l'argent, beaucoup d'argent. Au cours de la dernière partie, des enveloppes bien garnies sont distribuées. Tous sont payés pour agir selon le bon vouloir de Peter. Finalement sa belle maison est saccagée : ses précieux objets sont éparpillés, chacun se sert, seul Frère semble y mettre un peu d'ordre.

L'auteur dramatique et romancier norvégien Arne Lygre (dont c'est la première pièce montée au Luxembourg) crée moyennant une écriture sobre, concise et par moments minimaliste, un

univers singulier, surprenant qui sème violence et angoisses. Sa fiction étrange, bien construite, s'apparente au virtuel. L'argent mène à tout, une famille, une histoire, des sentiments. Des illusions se créent grâce à l'argent. Le capitalisme s'insinue partout.

Un monde effrayant et pourtant des liens avec la réalité, avec notre monde se tissent. Nous pouvons, à l'issue de la représentation, nous demander qui nous sommes. Quelle image voulons-nous donner de nous-mêmes ? Quel rôle jouons-nous à une époque où le virtuel prend une telle importance ?

Pour mettre en scène *Homme sans but* Sophie Langevin opte pour un travail précis et suggestif, qui met l'accent sur un jeu « neutre » et une collaboration fructueuse avec la scénographe. Anouk Schiltz (responsable aussi des costumes aux teintes neutres) a conçu une boîte scénique, installée sur l'espace du plateau, largement ouverte côté public, qui pointe au début vers la projection vidéo du fjord pour le cacher ensuite moyennant un large rideau de voile blanc et couper de l'extérieur la chambre d'hôpital de Peter qui devient, après sa mort, sa maison vide.

Les comédiens, par un jeu retenu, sont surtout des porteurs de paroles, qui n'expriment guère de sentiments. Ils existent dans l'instant et illustrent un univers aliénant, ponctué par la création sonore, souvent inquiétante, de Pierrick Grobety et le jeu de lumières de Daniel Sestak.

Relevons une dernière scène effrayante qui s'oppose au début idyllique de la pièce : Frère encourage les habitants de la ville à venir s'emparer des objets de valeur de Peter, exposés sur la pelouse devant sa maison.

Homme sans but nous met, pas à pas, face à un monde déconstruit, dépeuplé et avide, mis en scène avec brio par Sophie Langevin. ●

Dernière représentation au Théâtre national du Luxembourg : ce vendredi 19 mai à 20h.



Marie Jung et Denis Jousselein

KULTUR /

Jeff Schinker / 11. Mai 2023 um 15.05 Uhr

Théâtre / „Les meilleurs prennent les couleurs des pires“: „Homme sans but“ d’Arne Lygre dans une mise en scène de Sophie Langevin



(C) Bohumil Kostohryz

[Le corps de Peter \(Denis Jousselin\) n'est pas encore froid que déjà les questions pécuniaires déclenchent les discussions entre Femme \(Laëtitia Pitz\), Fille \(Marie Jung\) et Frère \(Régis Laroche\)](#)

Pour son retour au TNL, Sophie Langevin met en scène le glaçant univers de simulacres et de faux miroirs d’„Homme sans but“, où l’appât du gain a transformé les hommes en enveloppes vides, à remplir par des fonctions interchangeables. Servi par une mise en scène précise et une esthétique aussi imparable que froide, cet „Homme sans but“ est une excursion effrayante dans un monde post-baudrillardien où l’absence d’espoir et de perspectives est à la fois courageuse et terrifiante.

L’écrivain autrichien Robert Musil a son homme sans qualités, derrière lequel se cache en vérité un homme sans propriétés – „Der Mann ohne Eigenschaften“, en allemand, ça ne désigne pas un homme dénué de *qualités* –, le dramaturge norvégien Arne Lygre son homme sans but. Dans sa pièce éponyme, mise en scène par Sophie Langevin au TNL, l’on voit le richissime

architecte Peter (Denis Jousselin) parcourir une splendide réserve naturelle.

Pris d’une inspiration subite, Peter fait savoir à son frère (Régis Laroche), qui le suit et l’assiste en tant qu’homme à tout faire – on verra vite l’ampleur de cette tâche –, qu’il compte y fonder une ville.

Son plan est fait, la future ville lui apparaît avec la clarté d’une vérité cartésienne: il ne lui reste plus qu’à convaincre cet homme intrigué par la présence des deux étrangers de vendre ses terres, ce qu’il essaiera d’abord par l’appât du gain – il lui dit qu’il lui donnera de quoi réaliser ses rêves les plus chers puis de multiplier par deux cette somme potentiellement faramineuse – puis, quand il voit que ça ne marche pas, par la force, pour laquelle il fait donc appel à son frère ou, plutôt, comme le registre des personnages l’indique, à Frère – l’élimination du possessif aura son importance, qui se manifestera au fur et à mesure que la pièce progresse, dont le début a tout l’air d’un conte voltairien transposé dans les années 2000 et les beaux fjords de Norvège, voire d’un de ces récits de fondation transformés en mythe par les habitants d’une ville.

Les choses ne manqueront donc pas de s’entourer d’étrangeté: peu de temps après que Peter eût pu voir sa ville éclore et la vie y pousser, peu de temps après qu’il eût fêté, avec son frère et l’ancien propriétaire devenu investisseur puis assistant (Francesco Mormino), le succès de son projet ambitieux, peu de temps après qu’une ex-épouse (Laëtitia Pitz) que personne ne lui connaissait soit comme par miracle revenue dans sa vie, l’architecte visionnaire tombe malade et l’ambiance enchantée des débuts, illustrée d’abord par des projections vidéos et moult pépiements d’oiseaux – des pépiements déjà mis en sourdine quand Frère dut recourir à la violence pour convaincre Propriétaire de la nécessité de vendre ses terrains –, est vite remplacée par les bips d’hôpital autant plus menaçants qu’on sait que leur rythme calme et répétitif est susceptible de s’interrompre pour laisser place au silence de la mort.



Un monde de signes d’abord chaleureux et idyllique, qui se transforme lentement en un univers de signes vide (C) Bohumil Kostohryz

Une disparition

L’intérieur du cube en ciment, qui est autant vecteur d’immersion que cadre aliénant, est alors transformé en chambre d’hôpital – Peter a pris soin de l’installer en un lieu proéminent – où défilent les gens qui l’ont accompagné au cours de sa vie, au rang desquels se rajoute, outre ceux et celles qu’on vient de voir, une fille (Marie Jung) sortie elle aussi de nulle part et dont le comportement nous convainc lentement qu’il y a quelque chose qui cloche, dans cette vie aseptisée, où les effets de déjà-vécu s’accumulent et où tous semblent moins jouer des rôles – ce serait normal, on est au théâtre – que d’incarner des fonctions, des positions sur le damier des douze dalles sur lesquelles les acteurs se déplacent et alternent entre jeu et narration. Ce sont par ailleurs ces moments de narration, où ils se repassent les mots comme une balle, changent de personnages comme de niveau chronologique, qui parachèvent l’effet d’aliénation qui nous a saisis depuis le début.

Pour y voir encore plus clair, il faudra cependant attendre la troisième partie, où le cube de ciment, représentant désormais la demeure vide de Peter, n’est plus que cube de ciment – comme pour nous dire que l’illusion est percée, que le jeu est fini – et lors de laquelle les questions de succession mettent à jour d’autres fissures, de nouveaux chamboulements: alors que Frère est légataire universel, des enveloppes remplies d’argent viennent à point nommé pour redistribuer les cartes et les fonctions dans cet étrange jeu de pouvoir, selon une logique à la fois deleuzienne au niveau des flux (d’argent, de constellations familiales) et baudrillardienne au niveau des tensions entre simulacre et réalité.

Pour qui connaît le travail de mise en scène de Sophie Langevin, on retrouve, dans „Homme sans but“, des thématiques, des obsessions propres à la metteuse en scène. Comme dans „AppHuman“, il sera ici question de réel et de son simulacre: si Lygre ne parle pas de cauchemars digitaux, les personnages semblent ici être plus des fonctions que des êtres en chair et en os, qui se soumettent à la loi des billets d’argent, deviennent des enveloppes (corporelles) vides qui reçoivent des enveloppes pleines (d’argent), tout cela non pas pour vendre leurs âmes – ils n’en ont pas –, mais pour satisfaire au spectacle du vide, au simulacre de vie orchestré par et pour Peter.

Et comme dans „La Dispute“ de Marivaux, on retrouve ici une constellation, une chorégraphie de personnages qui évoluent comme sur un échiquier, et qui jouent non pas des jeux de l’amour et du hasard, des jeux de fidélité ou de tromperie, mais des simulacres de loyauté feinte – et qui en deviennent dupes à des degrés variés.

„Je ne suis personne désormais“

Pour mettre en scène cet univers virtuel où tout pointe vers un sens, une finalité, une intériorité qui se dérobent, la metteuse en scène recourt à différents procédés, qui travaillent conjointement à déconstruire ce monde lisse du capital et à plonger le public dans un univers aliéné toujours déconcertant, dérangent pour certains: il y a la scénographie comme toujours ingénieuse d’Anouk Schiltz, où le vide de ce monde diégétique est d’abord enfoui sous une forêt, un lac de signes pour apparaître lentement dans sa nudité affligeante, il y a la création sonore de Pierrick Grobéty, qui du pépiement d’oiseaux au bourdonnement des machines au silence, est constamment ponctuée par des beats sombres et froids, il y a l’étrange jeu des acteurs, dont le ton, le jeu et le mouvement trahissent le peu de réalité de leurs personnages, il y a, aussi, ce va-et-vient entre *showing* et *telling*, où le récit, dans des achronies et des prolepses, se trahit comme factice, il y a, enfin, ce jeu sur les voix, leur brouillage, leur mise en sourdine ou au contraire leur tonitruance, qui rejoue la lutte pour plus de réalité et de consistance des êtres pris dans le jeu de leur propre effacement.

Et c’est un jeu où l’on ne peut que perdre, même quand on a conçu une fiction d’affection familiale et un arbre généalogique factice, qui pousse et se ramifie à coups d’enveloppes distribuées, même quand on a pris soin de cultiver sa mémoire comme d’autres cultivent leur jardin: Arne Lygre et Sophie Langevin le montrent dans cette terrible scène finale, où tous les objets de Peter se trouvent sur la pelouse et que Frère invite les habitants de la ville, rapaces qui attendent que s’ouvrent les portails pour qu’ils puissent s’emparer des objets de valeur, à venir un par un choisir un objet parmi les biens de l’architecte.

Car au final, malgré qu’on puisse trouver rebutant ce texte où les gens se parlent sans rien se dire, „Homme sans but“ est le portrait glaçant d’un homme entièrement contenu dans et par ses possessions, un homme qui se retrouve dispersé, éparpillé avec ses acquisitions, un homme qui, comme le dit Frère, n’est plus rien une fois qu’il est mort et oublié, et qui nous renvoie acerbement cette question désagréable: que sommes-nous, et que pouvons-nous, êtres dérisoires du capitalisme tardif qui tous construisons une identité à travers notre position dans le monde néolibéral, face à la mort?

Info

Prochaines représentations: le 16, le 17 et le 19 mai à 20 heures au TNL. La dernière du 20 mai a été annulée. Durée: 80 minutes

Über Letzte Artikel



Jeff Schinker

Jeff Schinker ist seit Anfang 2017 für die Kulturseiten des Tageblatt verantwortlich. Er berichtet hauptsächlich über Literatur, Musik, Theater, Film und Kulturpolitik.

Wir halten Sie täglich auf dem Laufenden – mit unserem kostenlosen Newsletter. Registrieren Sie sich jetzt.

Erhalten Sie jeden Tag die wichtigsten News bequem per E-Mail.

Ich habe die [Datenschutzerklärung](#) gelesen und akzeptiere sie.